

Paris, 14 mai 1931

5007



Madame et cher ami,

Une de mes lettres
a dû s'égarer. Je n'ai pas répondu
à la dernière, la semaine passée,
parce que j'avais compris que vous
quittiez Cannes. Vous m'annonciez
l'intention de m'envoyer votre adresse
d'Annecy sans que vous seriez arrivé.
C'est pourquoi j'ai attendu. Mais
j'ai finalement répondu à l'avant-
dernière, la veille du jour où j'ai
reçu le petit album que Monsieur
Ducognes a bien voulu m'envoyer, —
et dont je le remercie. — Je vous ai envoyé
aussi ma brochure et y a trois jours.
Si elle ne vous en point parvenue, je
vous en adresserai un autre exemplaire
à Annecy. M. Ferdinand Dreyfus,
à qui j'en ai fait hommage, m'a
fait aimablement remercié.

Je suis toujours à Paris et

Je pense y rester encore un mois,
Jeus été même un peu plus. Cela
dépendra des événements. D'ailleurs,
ma famille n'a pas réussi à me
trouver de cuisinière. J'ai ici une
personne de la maison, qui est dans
un petit appartement dont elle occupe tout
les chambres. Malheureusement pendant
la guerre, elle a été heureuse de prendre
mon service, mais elle ne peut pas me
suivre à Pefondi. Et j'hésite beaucoup
à prendre la première venue pour
l'emmener dans ce désert, ... on l'on
croient fort bien le service de Pefondi et
de S' Argonne.

Et voilà nos Italiens partis,
grâce surtout, je pense, au roi et à
Salandra. Ils savent ce qu'ils font,
et on ne pourra pas trop les accuser
de venir à la curie, car il y a
encore de mauvais coups à recevoir.
Pourtant ils ont en mesure de les
supporter et d'avancer quand même!

Je croyais avoir un peu
maltraité le pape dans mon discours.
Mais un évêque de Duchêne, — un
garçon très intelligent et catholique

D'éducation, même de conviction
 jusqu'à ces derniers temps, — m'écrit
 le Prince que je n'ai pas été
 trop sévère et que ce grand mot
 absolument pitoyable. Il fait à
 tous les Français qui le
 voient mille protestations d'amitié.
 Mais, en fait, il n'est qu'un
 instrument de la politique allemande.
 Ce n'est pas moi qui le dis, ce
 sont ceux qui le voient. Et l'on
 se demande vraiment ce qu'il
 attend, ce qu'il espère. Sans doute
 croit-il encore au succès de l'Allemagne.
 Et toujours on s'écrit, parfois, la
 chimère du pouvoir temporel. C'est
 son affaire. Mais si les alliés sont
 victorieux, et l'Italie avec eux, il
 pourra faire un mauvais quart
 d'heure. Le pauvre Pié x n'avait
 pas si promptement réussi à se
 rendre impopulaire.

On me dit que le peuple
 Italien ne se rend pas très bien compte
 de ce qu'est une pareille guerre. Nous
 n'en savons guère beaucoup plus de

pour de la mobilisation. Mais leur
gouvernement a dû être un peu plus
prévoyant que les nôtres, et les chefs de
l'armée savent comment se conduisent
les opérations au côté de la Russie et
du nôtre. Voici venue le moment
capital. C'est cette campagne d'été
qui probablement décidera de tout. Si
la lutte, après cela, restait incertaine, elle
ne finirait que dans l'épuisement
général, et ce n'est pas une solution
bien rassurante pour l'avenir. Par
ce que les Allemands, une fois maîtres de
leur relèvement, ils vont bien plus
vite que nous à réparer leurs pertes.
On a beau dire comme eux, ils ont une
méthode et une rigueur d'organisation
que nous aurons bien fait d'imiter
en partie. Au lieu d'avoir risqué notre
perte et d'avoir dû ensuite improviser la
défense, nous serions vainqueurs aujourd'hui.

Tous ces renseignements que
nous des projets de Cumont. Il m'a dit
qu'il arriverait ici au commencement
de juin.

Affectueux respects,

A. Coisy